

En manière de parenthèse, nous noterons ici que ces remarques ne s'appliquent guère à Michel Déon. Si l'on trouve une nette parenté d'écriture entre Nimier, Laurent et Blondin, ils n'ont de commun que l'idéologie avec leur quatrième acolyte. En matière de style, par exemple, Déon recourt volontiers à une prose lourdement explicative :

Je crois n'avoir jamais abordé une femme dans la rue, et sans être tout à fait niais je sais qu'il me faut toute une série de rencontres heureuses et fortuites pour que je décide d'en inviter une à dîner ou au spectacle. Il y a plusieurs raisons à cela. La première est que j'ai une peur fondamentale, panique, des imbéciles. Dans un brouhaha passe encore, mais en tête-à-tête, je me crois traqué. Une autre raison majeure est que ces dernières années je n'ai jamais eu assez d'argent¹.

La suite de son œuvre, qui lui valut le succès, le prix Interallié en 1970 et le grand prix du roman de l'Académie française en 1973, a parfois les allures du roman à thèse, si ce n'est que Déon fait passer une partie de son antigaulisme et son anticommunisme dans les dialogues :

— Je garde des sympathies pour les Allemands ! — Moi aussi, dit Georges. [...] ils sont un grand peuple traumatisé par un démiurge. Il faut les guérir et faire l'Europe avec eux au lieu de les mettre continuellement en pénitence. [...] — Il aurait été sans doute plus intelligent de faire cette guerre avec eux que contre eux. [...] Ce que je vois, c'est que maintenant, après avoir vaincu les Allemands, il nous faudra gagner une autre guerre contre le communisme².

« Il faudra », « il aurait été plus intelligent », etc. : derrière l'intrigue d'espionnage, il s'agit bien là du roman d'un futur académicien, qui ne peut se garder d'écrire sans se montrer *édifiant*.

[...]

1. *Les Trompeuses Espérances* (1956), dans M. DÉON, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 126.

2. *Les Poneys sauvages* (1970), *Ibid.*, p. 249. Sur le communisme, voir la discussion entre deux des protagonistes, p. 273 à 281.